

De

JULES CÉSAR

au

ROI PHILIPPE

Souverains de Belgique

Patrick Weber

Racine



Préface

Patrick Weber va toujours à l'essentiel, également dans son dernier livre *De Jules César à Philippe I. Avec maestria*, il pratique l'art de la synthèse, devenu vital dans une société qui se perd souvent dans les détails de l'accessoire, incapable d'encre saisir de quoi il s'agit vraiment. La société de la connaissance, qui subit le déferlement des nouvelles technologies de l'information et des communications, repose sur un immense paradoxe. Toutes les enquêtes prouvent que la société du savoir génère aussi beaucoup d'ignorance, secrétée honteusement comme une espèce de sueur froide. L'encyclopédie qui contient le plus grand nombre de volumes n'est plus la célèbre « Encyclopédie Britannique » mais bien l'Encyclopédie de l'Ignorance dont le nombre de volumes ne se laisse plus compter. Le citoyen d'aujourd'hui est surinformé et dès lors désinformé. Ce qui manque le plus dans un monde digitalisé est l'esprit de synthèse. L'information est bien entendu la matière première dont est issue la connaissance humaine mais cette information surabondante, qui se répand instantanément à l'échelle planétaire, doit être interprétée, passée au crible, préparée à alimenter opinion, jugement, point de vue, critique, créativité et débat sociétal. La jeune génération, heureusement attirée par l'histoire de l'avenir, est composée d'internautes – peut-être en attendant de devenir des cosmonautes – mais il n'est pas simple dans un environnement protubérantiel et ultra-informatisé et digitalisé de faire le tri entre l'essentiel et l'accessoire, entre l'important et le secondaire. Ayant consacré une large partie de ma vie professionnelle à l'enseignement, j'ai au fil des années de plus en plus admiré la très haute qualité de nos écoles et universités où les jeunes apprennent en premier lieu à exercer leur intelligence analytique. L'analyse, et la spécialisation qui en découle, sont évidemment essentielles à la pratique de toute science. Mais la compréhension de ce

qui est plus fondamental requiert la faculté de poser les bonnes questions et de voir la cohérence et les rapports entre les événements. Il n'y a que deux disciplines qui se prêtent à ce genre d'écolage, à savoir la philosophie, qui nous apprend à poser les bonnes questions, et l'étude de l'histoire, particulièrement de l'histoire comparée.

Depuis de nombreuses années, Patrick Weber a produit un important ouvrage historique, qui excelle par ses qualités pédagogiques et qui correspond exactement à la nécessité de développer la compréhension synthétique et donc essentielle des événements. À Washington, à l'entrée de l'immeuble qui contient les archives de la République et où est conservée « the Declaration of Independence », le visiteur peut lire, gravé dans la façade, un texte édifiant : « *the past is a prologue* ». Le présent est en effet occasionné par les vibrations du passé et qui souvent, à travers une dialectique de thèses et d'antithèses, forgent l'avenir.

Passer en revue tous les souverains qui, depuis deux millénaires, ont déterminé l'histoire de notre pays, met à la disposition du lecteur une grille de lecture qui lui permet de comprendre que l'histoire est un courant d'événements, de causes et d'effets reliés par la loi du hasard et de la nécessité. Les études de Patrick Weber nous incitent à tirer des leçons de l'histoire. À moins que les sceptiques aient raison quand ils nous expliquent que la seule leçon enseignée par l'histoire est que l'histoire ne donne pas de leçons. Du moins si l'on observe le comportement souvent irrationnel des générations qui se succèdent au fil des siècles. L'histoire des souverains, qui ont régné sur notre pays, démontre toutefois une évolution tout à fait évidente. Le pouvoir autocratique et arbitraire d'un monarque absolu, qui se comporte en propriétaire des terres conquises et de leurs habitats, s'est progressivement transformé en magistrature royale d'influence, dont la légitimité, au-delà des préceptes constitutionnels, repose sur une crédibilité dont la population et l'opinion publique détiennent les leviers. En

subissant pas mal de soubresauts depuis la chute de l'ancien régime et en passant par une période où le pouvoir de fait était exercé par la bourgeoisie absolue, la démocratie représentative a été établie grâce au suffrage universel. Léopold I^{er} a dû accepter en 1831 la constitution la plus libérale et la plus démocratique de la planète. Albert I^{er} a incarné la résistance du peuple belge à l'agresseur en 1914, tragédie épouvantable dont nous allons commémorer les nombreuses victimes en 2014. Les cris braillards « *België barst !* », que l'on entend parfois aujourd'hui sporadiquement dans nos rues, relèvent dès lors d'un cynisme scandaleux. Après la deuxième guerre mondiale, Léopold III s'est vu contraint d'abdiquer, suite à une consultation populaire dont le résultat fut disparate mais l'impact important sur le caractère implicitement électif de la fonction royale. La démocratie des citoyens, s'exprimant de manière discontinue et parfois incohérente au cours d'élections, est de nos jours de plus en plus constamment psychanalysée par des sondages d'opinion. Ceux-ci constituent un jury permanent qui juge tant les hommes politiques, les dirigeants économiques et financiers, les responsables syndicaux que les souverains et les membres de leur famille. L'émergence de la société de l'information a largement horizontalisé les structures hiérarchiques et les rapports entre les citoyens et ceux qui exercent le pouvoir au sein de nos démocraties. Cette évolution affecte les relations entre le mandataire politique et les citoyens, l'employeur et ses employés, le professeur et les étudiants, mais aussi le roi et les habitants du pays. Il n'est pas innocent que déjà notre premier roi, Léopold I^{er}, portait le titre de « roi des Belges » et non de roi de la Belgique. L'ancien adage « le roi règne mais ne gouverne pas » acquiert aujourd'hui un sens très moderniste. Car dans toute société impactée par les nouvelles technologies de communication et l'émergence des réseaux, le pouvoir, c'est-à-dire la puissance de droit ou de fait à tous les niveaux, n'est efficace que si ce pouvoir témoigne de suffisamment

d'autorité. Force est de constater que l'autorité est une catégorie à caractère moral, qui donne à la légitimité sa crédibilité en promouvant l'intérêt général de l'institution que l'on représente. Particulièrement dans le cas d'un chef de l'État, la dimension éthique de la fonction exercée est devenue essentielle. Elle s'applique autant à un président élu de la République qu'à un monarque héréditaire d'un royaume. Dès son avènement, le roi Philippe s'est montré particulièrement conscient de la nouvelle modernité, dans laquelle la royauté actuelle doit s'inscrire. Le défi le plus grand pour la société moderne est de pratiquer une « éthique du changement », laquelle me semble beaucoup plus importante qu'un changement d'éthique. La royauté bénéficie d'un avantage fonctionnel très important, à savoir la continuité et la durée dans le temps, renforcé par le fait que le roi se trouve au-dessus de la mêlée politique. L'on parle beaucoup dans notre pays de transformer la fonction royale en un rôle purement protocolaire. Ce point de vue me semble passer à côté des exigences de l'avenir pour un pays comme la Belgique, à savoir de disposer d'un roi constitutionnel dont la symbolique incarne les intentions de l'immense majorité des membres de notre société.

Mark Eyskens
Ministre d'État

Si l'on s'en tient à son nom et à sa forme actuelle, la Belgique est née en 1830 et son premier souverain fut Léopold I^{er}, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, inauguré sur la place Royale le 21 juillet 1831. Si l'on se plonge dans la longue histoire de ces régions qui ont porté les noms les plus divers mais qui ont toujours vécu ensemble, la « Belgique » a connu des dizaines de souverains depuis la domination romaine.

Certains furent obscurs et sont aujourd'hui presque totalement oubliés. D'autres, comme Jules César, Charles Quint ou Napoléon I^{er}, brillent encore au firmament des légendes de l'histoire. Certains n'ont jamais mis les pieds dans leurs provinces nordiques. D'autres y sont nés, s'y sont aménagé une résidence ou ont même choisi d'y vivre. Certains ont aimé passionnément ce pays, d'autres l'ont négligé et quelques-uns l'ont même détesté.

La simple lecture de l'histoire de la Belgique illustre le long destin monarchique de ces régions qui, en plus de deux mille ans, n'ont connu qu'un très bref intermède républicain. Pour autant, l'exercice de la souveraineté n'a jamais été chose facile en Belgique. Si l'idée monarchique a rarement été remise en cause, elle a toujours été amenée à composer avec les réalités locales ainsi qu'avec le respect des libertés et des privilèges. La Belgique a toujours eu un faible pour les souverains qui ne cherchaient pas trop à se mêler de ses petites affaires. En récompense de leur bienveillance, ceux-ci ont n'ont pas eu à craindre de rébellion ou de soulèvement, tant qu'ils acceptaient de respecter les règles du jeu, qu'il s'agisse des privilèges ou de la Constitution.

De Jules César au roi Philippe, nous vous invitons sur les traces de plus de deux millénaires d'histoire et de souverains dans les régions belges.





1^{RE} PARTIE



-44

LA
BELGIQUE
ROMAINE



476

Depuis Jules César jusqu'à la fin de l'empire, la Belgique appartient au vaste monde romain. Pour autant, ces provinces bien éloignées du cœur du pouvoir sont sujettes à de nombreuses incursions de peuplades nommées barbares par Rome. Le territoire se trouve aux confins des mondes germanique et latin. Tant que l'empire est fort et qu'il réussit à imposer son ordre militaire et social, la Pax romana est préservée. Mais à mesure qu'il perd de sa puissance et pointe son regard vers l'Orient, les provinces belges apparaissent de plus en plus éloignées de l'orbite romaine. Dès lors, des populations barbares se mêlent aux autochtones. Certaines viennent renforcer les troupes romaines et s'établissent dans les frontières de l'empire. D'autres continuent à harceler les troupes impériales.

Nous reprenons ci-dessous les empereurs romains en épinglant ceux qui ont véritablement marqué de leur empreinte l'histoire des régions belges.



Vercingétorix jette ses armes
aux pieds de César.

Jules César (mort en - 44)

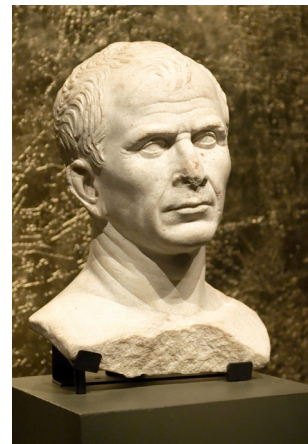
Pour des générations d'écoliers belges, Jules César reste l'homme qui a affirmé que « de tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves ». En écrivant cette phrase historique, le maître de Rome ne cherchait pas à flatter l'ego des tribus qui se partageaient approximativement le territoire de la Belgique actuelle. Il servait d'abord sa propre gloire en affirmant qu'il était lui-même encore plus brave que les braves puisqu'il avait réussi à vaincre ces irréductibles guerriers.

Si l'on se réfère à ses propres paroles dans la *Guerre des Gaules*, César opère une séparation géographique assez précise:

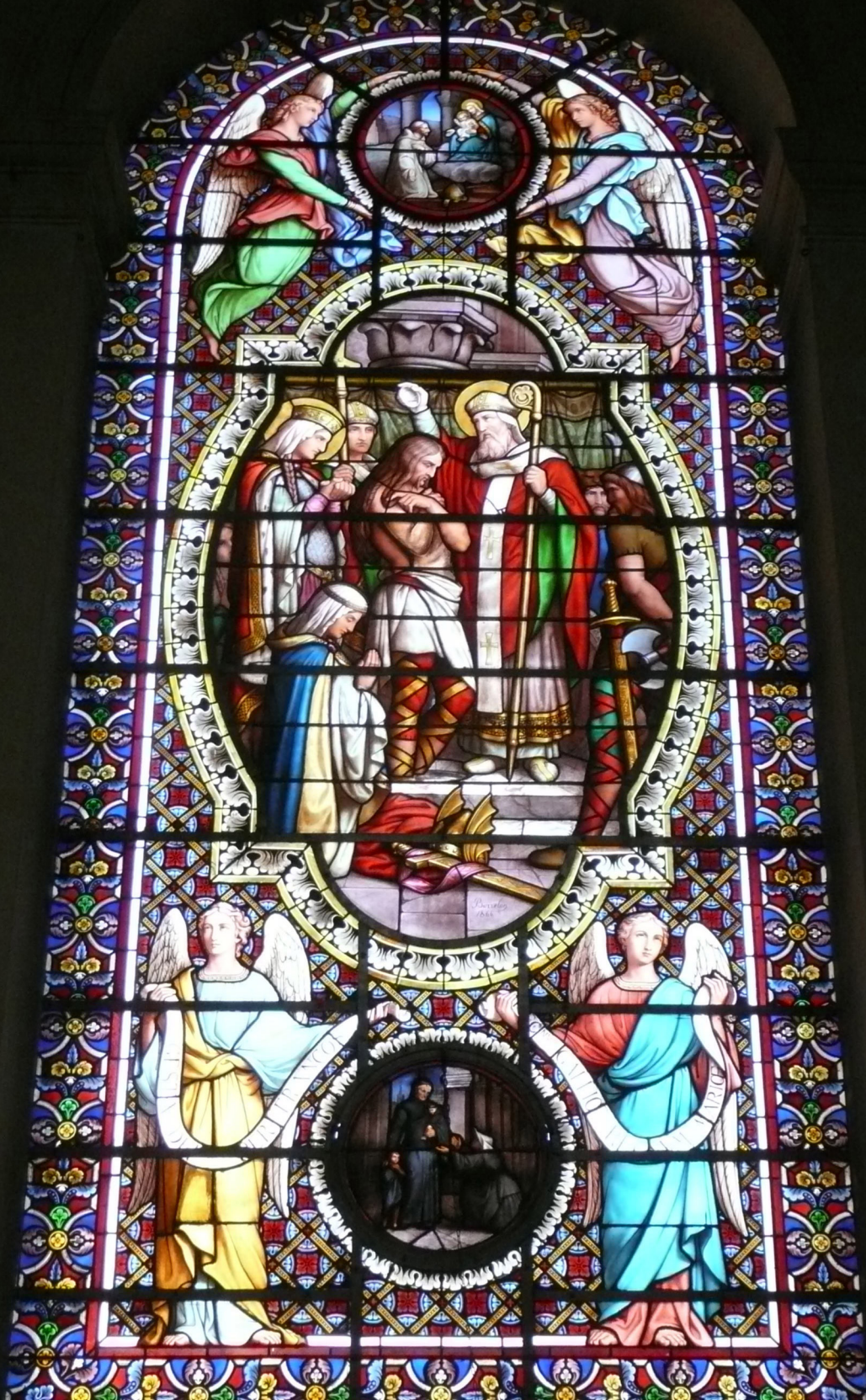
« Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur. Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt. »

Autrement dit : « La Gaule tout entière est divisée en trois parties : les Belges habitent l'une, les Aquitains l'autre et ceux qui s'appellent Celtes dans leur propre langue et que nous appelons Gaulois dans la nôtre occupent la troisième. Ces nations diffèrent entre elles par le langage, les institutions et les lois. »

Soyons francs, Jules César n'a pas témoigné d'un attachement particulier pour la Belgique mais son action a eu des répercussions importantes sur l'histoire de ces régions. Non seulement il a joué avec intelligence des dissensions entre les différentes tribus mais il a aussi entériné une frontière géographique qui sera appelée plus tard à caractériser la place particulière de ce territoire.



Jules César, l'homme qui a vanté la bravoure des Belges mais qui les a vaincus !





2^E PARTIE



LA BELGIQUE
MÉROVINGIENNE



426

751

Page précédente : Baptême de Clovis

La ville de Tournai est au cœur d'un royaume franc qui s'étendra progressivement vers le sud. Au fil des règnes, le siège du pouvoir s'est déplacé vers l'Île de France. Il est difficile d'énumérer tous les souverains mérovingiens tant les différends qui les opposent sont importants. La fluctuation des frontières est constante et dépend des alliances et des guerres qu'ils se livrent. Pour autant, il est permis d'épingler les principaux souverains de cette lignée, qui perdront progressivement leur pouvoir au profit des maires du palais.

La victoire mythique du roi Mérovée



Clodion (426-447)

Nous ne savons pas grand-chose de ce mystérieux Clodion, sauf qu'il devait arborer une opulente tignasse qui lui a donné le surnom (« le Chevelu ») avec lequel il est entré dans l'histoire. Chef franc parmi d'autres, il se révèle être un bon chef de guerre et conquiert le Nord de la Gaule. Ses faits d'armes lui permettent de devenir roi de Cambrai et de régner sur les Francs saliens pendant une vingtaine d'années. Il s'installe à Tournai, la ville gallo-romaine dont il fait sa capitale.

Mérovée (448-457)

Selon toute vraisemblance, Mérovée est le fils de Clodion le Chevelu. À l'époque, le redoutable Attila, roi des Huns, sème la terreur à travers l'Europe. Son empire s'étend de la mer Caspienne aux Alpes. Il s'attaque à l'Empire d'Orient, il envahit les Balkans et impose son pillage aux terres conquises. Son ambition ne connaît plus de limites et il fait irruption en Gaule. Il poursuit ses vassaux wisigoths qui se sont établis dans le Sud de l'Europe.

Mérovée a l'intelligence politique de s'allier au général romain *Ætius* pour combattre l'ennemi commun. Présenté comme le « fléau de Dieu », le chef des Huns a la réputation d'être invincible. Certains affirment même que, là où il passe, l'herbe ne repousse pas. En dépit de son ardeur au combat et de la terreur qu'il provoque, le chef est repoussé vers les Champs catalauniques et il essuie une humiliante défaite à Moirey en 451.

La vie de Mérovée ne nous est pas vraiment connue. L'épisode de la lutte contre Attila nous éclaire en revanche sur la situation de l'époque.



Mérovée, le roi qui donna son nom à la dynastie.



Karolus
imp̄ant

maguus
Anuus 14.



3^E PARTIE



LA BELGIQUE
CAROLINGIENNE



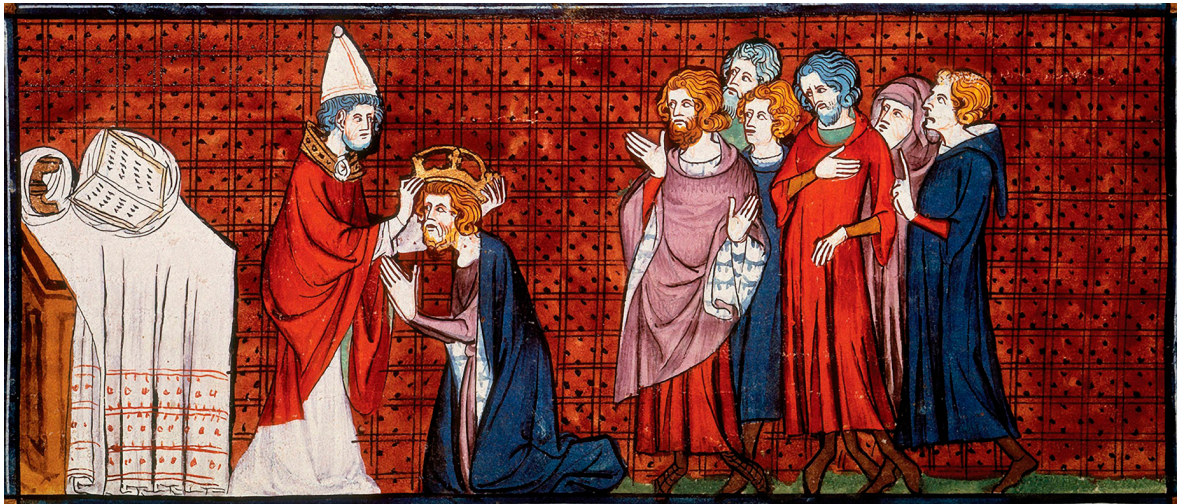
741

987

Règne après règne, les souverains mérovingiens voient leur pouvoir s'amenuiser au profit des maires des palais. Ces derniers se révèlent d'excellents gestionnaires des finances et tirent profit de l'exploitation des terres ecclésiastiques. Ils démontrent aussi leur puissance sur les champs de bataille, où ils se substituent de plus en plus aux souverains en titre.

À mesure que leur pouvoir s'accroît, il se font les champions de l'évangélisation et bénéficient de l'appui des membres du clergé. Parmi les figures les plus éminentes de cette classe émergente se trouve le personnage de Pépin de Herstal (vers 645-714), maire du palais d'Austrasie. Faiseur de rois et fervent chrétien, il devient l'un des hommes les plus importants de son temps. Autre figure remarquable, Charles Martel (714-741), qui marque surtout l'histoire grâce à la bataille qu'il remporte à Poitiers contre les Arabes en 732. Ses victoires militaires retentissantes ajoutent encore au prestige des maires du palais.

Le pape Léon III couronne Charlemagne le jour de Noël de l'an 800.



Pépin le Bref (741-768)

En 737 meurt le roi Thierry IV. Un nouveau souverain n'est pas immédiatement désigné, comme l'exige la tradition. Pépin, le fils de Charles Martel, interroge le pape Zacharie pour savoir qui peut légitimement devenir roi. S'agit-il de celui qui exerce la réalité du pouvoir ou de celui qui appartient à une lignée affaiblie et déconsidérée? Le pape lui donne raison et le premier Carolingien est proclamé roi en 751. Trois ans plus tard, le pape Étienne II le sacre roi des Francs.

Avec adresse, le nouveau souverain défend le pape contre les attaques des Lombards. L'union de la couronne et de la chrétienté à travers son premier représentant est donc réaffirmée. Elle constitue un nouveau socle de l'alliance du pouvoir temporel et de la légitimité spirituelle.

C'est au VIII^e siècle qu'un petit bourg que d'aucuns nomment Liège se développe pour devenir une véritable ville fortifiée.



Pépin le Bref, défenseur du pape

Charlemagne (768-814)

En 754, Charles et Carloman sont sacrés avec leur père Pépin. De cette manière, le souverain entérine la fondation d'une nouvelle dynastie qui effacera à jamais les prétentions des Mérovingiens.

À la mort de Carloman, Charles se trouve seul à la tête du pays. Fidèle à la tradition de ses ancêtres, il commence à se tailler un royaume à la pointe de son épée. Combattant infatigable, il affronte les Lombards, combat les Sarrasins et s'attaque principalement aux Saxons qui contiennent sa poussée vers l'est. En 800, il se fait couronner empereur à Rome et restaure, d'une certaine manière, l'empire des antiques Romains.

L'image léguée à la postérité par Charlemagne







6^E PARTIE



LA BELGIQUE
ESPAGNOLE



1515

1714



'est la formidable destinée de Charles Quint qui influence directement celle de ses Pays-Bas. À la période bourguignonne succède une nouvelle ère, celle-ci placée sous le signe de l'Espagne. Les régions belges voient s'éloigner leur souverain, qui règne depuis Madrid et délègue des gouverneurs plus ou moins favorables à ces régions septentrionales. Le bilan de l'âge espagnol est contrasté mais il correspond à l'épanouissement de la Contre-Réforme en nos territoires.

Charles Quint (1515-1555)

De tous les personnages historiques à avoir choisi Bruxelles pour en faire leur capitale, Charles Quint est assurément le plus important. C'est tellement vrai que son image, son souvenir et son nom seront souvent utilisés par la suite pour légitimer ou ancrer les pouvoirs établis sur le Coudenberg. Pourtant, c'est à Gand qu'il faut chercher les souvenirs de petite enfance du futur Charles Quint. Le prince y naît le 24 février 1500 au Prinsenhof, la demeure tellement prisée par Philippe le Bon. Son attachement pour ce château et ces régions ne se démentira jamais, même si les exigences de la politique le pousseront parfois à prendre des mesures hautement impopulaires dans ses turbulentes provinces.

Le jeune Charles reçoit une éducation conforme à celle qui était dévolue aux princes bourguignons dans le palais de Marguerite d'York à Malines. Parmi ses professeurs se dégage la figure d'Adrien Florensz, qui l'exhorte à ne pas chercher la guerre en privilégiant toujours les solutions politiques ou diplomatiques. Il lui inculque aussi l'importance d'une bonne économie et d'échanges commerciaux dynamiques. Ce pragmatisme typiquement nordique (l'homme est originaire

d'Utrecht) marque profondément le jeune Charles.

En 1515 a lieu dans l'Aula Magna son éman-
cipation, ardemment souhaitée par les états gé-
néraux qui souhaitent un prince dédié à ses ré-
gions et malléable. Le jeune prince s'appuie pour
gouverner sur les conseils de Guillaume de Croÿ.
La noblesse des Pays-Bas songe bien sûr à ses in-
térêts, d'autant plus que Charles hérite des ter-
ritoires espagnols de son grand-père Ferdinand
d'Aragon, le père de Jeanne la Folle, qui décède
en 1516. Mais cela ne change pas encore la vision
du monde du jeune souverain dont le cœur reste
toujours entre Bruxelles, Malines et Gand.

En 1517, il effectue son premier voyage en
Espagne. Il mesure tout le mécontentement de
ses sujets espagnols de le voir mettre en place un
personnel dirigeant d'origine flamande.

En 1419 meurt le grand-père paternel de Charles, l'empereur
Maximilien. Un nouvel héritage qui accroît encore les possessions du
jeune monarque. Quelques mois plus tard, en 1520, il est sacré empe-
reur du Saint Empire romain germanique. Charles devient Carolus
Quintus et le restera à jamais dans la mémoire des hommes et des
Belges.

Cette fois, le destin du souverain le plus puissant de tous les temps
ne s'arrête plus aux frontières de sa terre natale des Pays-Bas. Il règne
sur deux continents et tisse patiemment sa toile. Sa puissance exaspère
les autres maîtres de l'époque, Henri VIII en Angleterre ou François I^{er}
en France. Rien n'est trop beau pour l'homme qui a été élevé dans le
souvenir des fastes de la grande Bourgogne.



Portrait équestre de Charles Quint

1790



8^E PARTIE



L'INTERMÈDE
RÉPUBLICAIN



Une révolution minée par les divisions : les États Belgique Unis

À l'issue de la révolution brabançonne, la Belgique accède pour la première fois de son histoire à une indépendance, officiellement affranchie d'une suzeraineté extérieure.

Le recours au nom Belgique n'est pas une pure invention des révolutionnaires. Au fil du temps, le mot « Belgique » a été utilisé comme un nom ou un adjectif. Il désignait les Pays-Bas au sens large, tant la Belgique que les Pays-Bas actuels. Le terme appartenait plus au domaine littéraire qu'aux dénominations officielles.

Pour autant, cette nouvelle structure étatique sera de courte durée. Les États Belgique Unis sont rongés par la désunion. Deux camps s'opposent : les Statistes encore très proches de l'Ancien Régime et menés par leur chef, l'avocat Henri Vander Noot, et l'autre camp, plus progressiste, mené par Jean-François Vonck (ce camp est baptisé « vonckiste »).

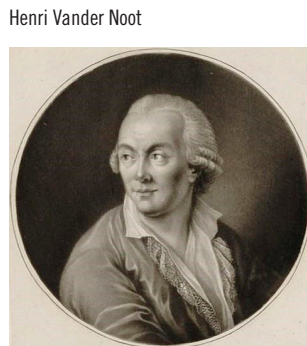
C'est le camp des Statistes et de Vander Noot qui s'impose, au point de rejeter le camp des Vonckistes qui a pourtant participé activement à la révolution. La nature du nouveau régime est profondément conservatrice, notamment sur le plan religieux.

Le nouveau pays reste fidèle aux anciens États et il refuse, en toute logique, de se doter d'un maître qui pourrait se sentir pousser des ailes de roi. Il est prévu que ces États Belgique Unis auront bel et bien un président mais que celui-ci changera chaque semaine. Pour la première fois, les régions belges sortent du modèle monarchique mais s'interdisent toute incarnation du pouvoir.

En 1790, Joseph II meurt sans avoir récupéré ses États belges. On chuchote même que la perte de ces Pays-Bas, laboratoire de ses idées nouvelles, lui aurait été fatale. Pour autant, l'existence de la nouvelle république paraît des plus hasardeuses.



Bataille de Turnhout



Henri Vander Noot





12^E PARTIE



1830

LA BELGIQUE
INDÉPENDANTE



La Belgique a réussi à obtenir son indépendance, même si celle-ci reste fragile face à la pression internationale et surtout à la soif de revanche des Pays-Bas. Pour sceller le destin du nouvel État, il reste à lui conférer une légitimité sur l'échiquier diplomatique européen. Celle-ci passe par le choix d'un souverain qui saura faire respecter l'existence du nouvel État.

Le régent Surlet de Chokier ⁽¹⁸³¹⁾

Érasme-Louis Surlet de Chokier est né liégeois, le 27 novembre 1769. Il vécut au fil des aléas de l'histoire et devint successivement français, néerlandais et enfin belge. Très en pointe contre le régime hollandais, il y gagne son surnom de Surlet le Choquant. Après la révolution de 1830, il préside le Congrès national et participe au choix du duc de Nemours pour monter sur le trône de Belgique. Confronté à la pression internationale et guidé par sa prudence diplomatique, le roi des Français Louis-Philippe préfère renoncer à l'honneur qui est fait à son fils. Le jeune royaume de Belgique se retrouve donc sans roi et décide de se doter d'un régent avant même d'avoir son premier souverain. Le 24 février 1831, Surlet de Chokier devient le premier maître du royaume, une fonction qu'il exerce jusqu'au 21 juillet quand Léopold I^{er} monte sur le trône. Même si nous l'avons un peu oublié aujourd'hui, Surlet de Chokier inaugure la tradition royale de la Belgique indépendante.

Le régent Surlet de Chokier
à l'époque de l'indépendance belge





*La Brabançonne,
place Surllet de Chokier*



Léopold III (1934-1950)

Jamais aucun prince en Belgique n'a été mieux préparé à monter sur le trône. Le règne d'Albert et d'Élisabeth a inauguré une nouvelle iconographie de la famille royale. Après deux premiers règnes dépourvus de véritable popularité, le nouveau couple de souverains n'avait pas cherché à empêcher une mise en scène de la famille royale. Élisabeth, Albert, Léopold, Charles et Marie-José font l'objet de multiples représentations. Des réclames à la mode de l'époque, des représentations artistiques en modes divers, des œuvres respectables et des sommets de kitsch... peu importe. L'image de la famille royale est présente dans la population. Et parmi toutes ces représentations apparaît bien sûr le jeune prince Léopold.

Le futur roi est non seulement bien formé pour sa fonction mais il est aussi le plus beau des princes. L'annonce de son mariage avec la princesse Astrid ajoute encore au glamour du personnage. Pour la première fois dans l'histoire monarchique de la Belgique, un mariage d'amour est associé à un véritable élan populaire. Les Belges se découvrent une âme romantique en dévorant les illustrés.

La mort tragique du roi Albert ajoute encore à la sympathie portée par la population envers son nouveau roi. Le corollaire de cette ferveur est aussi l'attente que porte le jeune souverain. Léopold monte sur le trône alors que l'Europe s'enfonce dans une crise et que les premiers bruits de bottes résonnent. Le roi veut marcher dans les traces de son père mais l'époque a changé. La mort de la reine Astrid en 1935 ressemble à un sombre présage pour la Belgique et pour la famille royale. Léopold a écouté les leçons de son père et affronte le monde politique. Le modèle centralisateur inauguré en 1830 atteint, d'une certaine manière, son paroxysme mais aussi ses limites. Alors qu'une partie de

Léopold III passe en revue
une colonne de chars d'assaut.

Albert II (1993-2013)

Depuis 1830, la succession des rois des Belges répond à des lois strictes. Un fils succède à son père et, en l'absence d'héritier (comme dans le cas de Léopold II), le trône passe à la branche cadette et à la jeune génération. Pour la succession du roi Baudouin, la situation se révèle plus compliquée. L'héritier légitime est le frère du roi, le prince de Liège. Mais la coutume voudrait que la couronne passe directement au prince Philippe, son fils aîné, après une renonciation de son père. Cette hypothèse paraît d'autant plus crédible que le roi Baudouin a pris son neveu sous son aile dans les dernières années de son règne.

Pourtant, la Belgique apprend avec surprise que son nouveau roi sera bel et bien Albert et qu'il régnera sous le nom d'Albert II.

À l'époque, le rôle du Premier ministre Jean-Luc Dehaene paraît crucial dans cette décision. La Belgique n'est encore qu'un jeune État



Le prince Albert accompagnant la princesse Beatrix lors d'une visite officielle en 1960.

fédéral et il faut à sa tête un homme d'expérience pour accompagner cette transition vers un nouveau modèle institutionnel. Certes, Albert n'a pas été formé pour monter sur le trône ; mais il a derrière lui une longue expérience d'ambassadeur du commerce extérieur au service de la Belgique. Il possède aussi un copieux carnet d'adresses qui fait de lui l'un des hommes les mieux informés du royaume. Et, surtout, Albert possède une nature.

Sa vie en soi ressemble déjà à un roman. Le 6 juin 1934 naît un petit prince prénommé Albert en l'honneur de son grand-père. L'adhésion de la nation à la famille royale n'a jamais été aussi forte qu'en ces années-là. L'arrivée du petit Albert y contribue sans le moindre doute. En Belgique, la frimousse du jeune prince orne les chromos et les boîtes de chocolats.

Le 29 août 1935, la reine Astrid perd la vie à Küssnacht, en Suisse, en bordure du lac des Quatre Cantons. L'image d'un peuple éploré nous semble aujourd'hui relever de la sensiblerie excessive mais elle est pourtant conforme à la réalité. La popularité de la reine est telle que la nouvelle de sa disparition est reçue comme un terrible choc par toute une population. Après l'accident fatal qui a coûté la vie au Roi Chevalier, il s'agit cette fois de la disparition d'une reine, jeune, jolie, populaire et surtout maman de trois enfants en bas âge. Que l'on soit roi ou sujet, la mort ne fait pas de distinction. Le nom prémonitoire de Küssnacht résonne comme un coup de tonnerre dans le ciel, jusqu'ici sans nuage, d'une monarchie sortie sanctifiée du premier conflit mondial. À quatorze mois, Albert comprend confusément le drame qu'il vient de vivre : jamais plus il ne verra sa maman.

À l'annonce de la guerre, en 1940, le roi a décidé de mettre ses enfants à l'abri en les envoyant dans le Sud de la France. C'est un véritable périple pour les princes, privés de la présence de leur père. Leur voyage passe par Mons et la petite localité d'Avesnes-sur-Helpe où ils font la

Crédits photographiques

L'éditeur s'est efforcé de régler les droits des ayants droits ou des photographes conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs de droits que, malgré nos recherches, nous n'aurions pu retrouver sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

Colophon

Conception graphique et mise en page :
Steven Theunis & Olu Vandenbussche,

Armée de Verre

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et
recevez régulièrement des informations
sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait
quelconque de ce livre, par quelque procédé
que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2013
Tour et Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port,
BP 104A - B - 1000 Bruxelles

D. 2013, 6852. 44
Dépôt légal : décembre 2013
ISBN 978-2-87386-836-9

Imprimé en Belgique

Couverture avant :

Jules César : Creative Commons BY-SA 2.0

Roi Philippe : © Belga

Couverture arrière : du haut vers le bas :

Creative Commons PD-Art

De la deuxième à la cinquième illustration: Creative Commons PD-Mark

Page 10, 12 : Creative Commons BY-SA 1.0

Page 11 : Creative Commons BY-SA 2.0

Page 14 : Creative Commons BY-SA 2.5

Page 8, 15-23, 25 bas, 28, 30, 34 bas, 41, 54 bas, 59, 66, 73, 80, 85,

88, 93, 99, 103, 124, 131, 138, 144, 156-157, 161-162, 168, 187, 188, 190 :

Creative Commons BY-SA 3.0

Page 165 : Gauche : Creative Commons BY-SA

Page 24, 33, 34 haut, 39 droite, 42 droite, 43, 46, 50, 51 haut, 54 haut, 55-58,

60, 64, 70, 71, 77, 78, 83, 86, 87, 92, 95-97, 100, 104, 108, 116 gauche, 118,

120-122, 127 gauche, 128, 133-135, 140-143, 146, 150-152, 158, 164, 165 droite,

167, 174 gauche et droite, 175, 177, 180 : Creative Commons PD-Mark

Page 25 haut, 52, 62, 166 : Creative Commons PD-self

Page 31, 37, 38, 39 gauche, 40, 42 gauche, 47, 48, 51 bas, 53, 68, 75, 82,

91, 107, 111, 112, 116 droite, 119, 123, 127 droite, 129, 130, 137, 149, 160, 170,

w174 milieu, 179, 182 : Creative Commons PD-Art

Page 110, 184, 186 : Image de Wikimedia Commons

Page 183, 192, 205 : © Belga